

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 65

Artikel: Le tambour du désert
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256884>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le 2^e étage, nous devons nous y arrêter un peu plus longuement. Une porte étroite, de 60 centimètres nous y introduit depuis l'escalier. Vous êtes là dans une enceinte voutée, comme celle que nous venons de quitter. Elle n'est éclairée aussi que par une fenêtre d'un mètre trente centimètres de haut sur 15 cm. de large, et protégée à l'intérieur par un fort barreau vertical dont on voit encore les traces dans la pierre. Elle prenait jour au sud ouest peu différemment de celle du premier étage.

En face de cette fenêtre, on voit une cheminée haute d'un mètre 80 cm. et large d'un mètre 70 cm. sur un foyer de 35 cm. de haut au dessus du pavé.

Le manteau de cette cheminée qui a été brisé, reposait sur deux corbeaux faisant saillie de 70 cm. Il était de forme conique et se perdait au point où le canal de la cheminée s'engageait tout à fait dans l'épaisseur du mur, jusqu'au haut de l'un des créneaux, vers le nord.

Remontant de là notre escalier étroit nous arrivons au palier du troisième étage. Ici, nous sommes éclairés par une fenêtre de 65 cm. de haut et de 40 cm. de large. Puis nous entrons par une porte étroite, de 60 cm. dans l'intérieur de l'étage, éclairé par deux fenêtres d'un mètre 37 cm. de haut et 65 cm. de large.

Cet étage n'est pas vouté, mais il est recouvert d'un fort empoutrage en chêne. Un escalier de bois conduit au 4^e étage. Celui-ci est éclairé par trois grandes fenêtres de 1 mètre 45 cm. de haut sur 70 cm. de large, prenant jour du nord-ouest au sud-ouest, et dominant le côté le plus accessible de la position. Ces fenêtres étaient garnies à l'intérieur de forts volets à pivots dont les trous se voient encore parfaitement. Cet étage de même que le 3^e étaient couverts par un solide empoutrage en chêne.

On parvient enfin par un escalier de bois sur la plate-forme qui était jadis découverte. Les chenaux qui sortent en dehors des murailles pour l'écoulement des eaux pluviales en font foi. Ces chenaux pour la plupart encore bien conservées sont au nombre de neuf. Le pavé de la plate forme, souvent réparé repose sur un fort empoutrage en chêne. Le haut de la tour est bordé d'un parapet crénelé, composé de onze créneaux, dont les ouvertures s'élèvent à 70 cm. au-

c'était que l'expression, la méthode, le style ! Le style ! Imbécile ! Ecolier ! Ecoute un peu, et ose encore te croire musicien !

La voix commençait la seconde strophe :

Ce prince à la fin de sa vie
Lègue ses villes et son or,
Excepté la coupe chérie
Qu'à la main il conserve encor...

Oh ! ce *fa* du mot *conserve* ! Je l'attendais. Pas une cantatrice, pas une, n'avait pu jusqu'alors en faire quelque chose de propre. Mais pas une seule fois, d'ailleurs, la Marguerite de Berlioz n'avait été chantée proprement. Un rôle *ingrat*, dit la légende. Ah ! bien ! j'aurais voulu qu'elles fussent là, les pécories à qui j'ai eu tant de mal à les servir. Elles auraient appris ce que le génie sait faire d'un rôle *ingrat*, quand il s'y met.

La chanteuse continuait :

Il fait à sa table royale
Asseoir ses barons et ses pairs,
Au milieu de l'antique salle
D'un château que baignent les mers.

J'écoutais en frémissant. La voix, riche, au timbre tour à tour grave et léger, la voix était jeune, vibrante, savoureuse. C'était l'alliance rarissime du contralto avec le so-

dessus du pavé, étaient protégées par de forts volets intérieurs dont on voit encore de chaque côté les entailles de fermeture.

Après cela, il est presque inutile de répéter que le vilain bonnet pointu dont on l'a coiffé, et qui lui enlève son caractère primitif, est un ouvrage du moyen-âge attribuable soit aux comtes de Montbéliard, alors qu'ils possédaient l'Ajoie, soit aux princes-évêques.

Nous avions jadis fait partager à M. le Préfet Froté notre manière de voir et notre désir de voir disparaître cette toiture disgracieuse. Un rapport qu'il envoia au conseil d'Etat nous revint de Berne avec approbation et autorisation nécessaires avec allocation du crédit. Mais M. Froté étant tombé malade, moi-même ayant quitté Porrentruy, l'affaire en est restée là. Aujourd'hui que des réparations urgentes pour la conservation de cet important monument s'imposent, ne serait-ce pas le moment favorable pour reprendre ce projet.

Ceci s'adresse aux hommes qui, par leur position jouissent d'une influence suffisante à cette fin.

A part cette toiture la tour est du même jet depuis sa base à son sommet.

Quant à la disposition intérieure nous avions d'abord partagé la manière de voir de M. Quicheret qui pensait que les voûtes du rez-de-chaussée, du premier et du second étage étaient d'une construction postérieure à celle de la tour. Mais à la suite d'un long et minutieux examen, nous avons acquis la certitude absolue que ces voûtes remontent à l'origine même de l'édifice. Ce qui avait le plus contribué à induire en erreur à ce sujet, c'était un crépissage qu'avait dû nécessiter quelque dégradation intérieure. Or, le mortier employé à cet effet différait essentiellement de celui qui avait servi pour la construction des murailles. On peut aisément se rendre compte de cette différence en grattant ce mortier. Pour se convaincre de ce que nous avançons ici, on n'a qu'à examiner la voûte du second étage ; on verra que celle-ci porte partout, malgré la crépissure appliquée par dessus, les taches noires de la fumée provenant de la cheminée que nous avons déjà décrite plus haut.

Une preuve plus concluante encore que la tour et ces voûtes sont de la même épo-

que. C'était surhumain, surnaturel, effrayant presque.

Le buveur se lève et s'avance
Auprès d'un vieux balcon doré.
Il boit, et soudain sa main lance
Dans les flots le vase sacré...

J'avais le vertige. Je vis, oui, je vis distinctement passer en tournoyant la coupe d'or. Cet air que je connaissais si bien, que j'avais fait répéter et chanter des centaines de fois, cet air se révélait seulement à moi. Je ne l'avais jamais entendu.

Mais l'accent devenait poignant ; un voile funèbre s'abaissait ; tout s'endeuillait de crêpe :

Le vase tombe, l'eau bouillonne,
Puis se calme aussitôt après...
Le vieillard pâlit et frissonne...
Il ne boira plus désormais !

Et la voix s'éteignit dans un sanglot, dans une véritable angoisse. J'étais moi-même inondé de larmes. J'étais fou.

— Qui est-elle ? criai-je. Où est-elle ? Je veux la voir ! Je veux l'emmener ! Malibran, Patti, Viardot, qu'êtes-vous à côté d'une étoile pareille !

(A suivre.)

que : c'est la disposition de la taille des pierres qui revêtent les murs à l'intérieur dont les deux rangs supérieurs, aux deux étages, forment une saillie de deux à trois pouces sur celles des rangs inférieurs, et affectent déjà la forme conique de la voûte.

Quant à la destination primitive du bas de la tour, soit le rez-de-chaussée, c'était ici qu'on resserrait les vivres et les munitions nécessaires à la garnison. Or il est bien certain que ce ne pouvait être par le trou exigü de l'oubliette actuelle que pouvait se faire le service de ce magasin. Nous croyons donc qu'une ouverture assez large devait exister sur l'un des côtés de la voûte, et par laquelle, soit au moyen d'un escalier en bois, soit par une échelle, on descendait jusqu'au fond de la tour et que ce ne fut que dans le cours du moyen-âge que cette ouverture fut remplacée par celle de l'oubliette, alors que la garnison pouvait en sûreté s'approvisionner dans le Château même.

Un autre fait qui corrobore notre opinion sur l'origine des voûtes du premier et du second étages, c'est l'existence de l'escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille jusqu'au 3^e étage. D'ici les voûtes sont remplacées, ainsi que nous l'avons déjà dit, par des planchers, ce qui répondait à l'usage des Romains de pouvoir relever une partie des planchers pour écraser l'ennemi, au cas où il aurait pénétré dans l'intérieur de la tour. Les murs à partir du second étage sont, contrairement à ceux qui supportent les voûtes, parfaitement à plomb.

En admettant son origine romaine, on a pu se demander comment la Tour Réfousse avait pu résister aux invasions successives des Barbares. D'abord il aurait fallu aux hordes envahissantes des machines puissantes, des moyens de destruction qu'elles ne pouvaient posséder ; puis leur passage était toujours trop rapide pour qu'elles pussent y consacrer le temps nécessaire. Toujours avides de nouvelles proies, elles s'empressaient d'accourir vers les lieux qui pouvaient mieux les leur offrir : les villes, les bourgades, les riches villas gallo-romaines étaient seules capables d'assouvir leur soif de pillage et de dévastation.

Pour en finir avec la Réfousse (Tour de Refuge,) nous ajouterons qu'elle repose sur le roc même formant la crête d'un mamelon arrondi qui s'élève à 25 pieds au-dessus du niveau de la cour triangulaire, autour de laquelle sont rangés les divers édifices dont nous venons de nous entretenir.

(A suivre.)

Le tambour du désert

II

En quelques minutes, le Spahi, l'assassin et moi, nous étions au milieu des dunes de sable et Sidi-Massarli disparaissait à nos yeux.

La désolation était complète. Tout autour se déroulaient les dunes. Ici et là on pouvait voir la blancheur lugubre du salpêtre, et au loin des broussailles se courbaient dans le vent froid. Je pensais à Londres, seulement à quelques jours de distance, et je me réjouissais de ma situation, que la présence de mes compagnons rendait plus intense ; le somptueux Spahi, avec son manteau pourpre, ses bottes rouges et ses armes, et le loquet des prisonniers dans son buncous rapiécé l'ex-boucher, ayant l'air, malgré la corde, d'un empereur régnant. Ils étaient tous les deux des silhouettes appro-

priées à cet endroit. C'était moi qui détonnais avec le Sahara.

J'étais en train de penser cela et regardais avec mépris mon costume complet, quand un son doux et distinct se fit soudainement entendre derrière une colline à ma gauche. C'était exactement comme le rythme monotone d'un tam-tam. Le silence qui l'avait précédé avait été intense ; et au milieu des ténèbres qui, à chaque instant, s'épaissaient, ce bruit lugubre que je m'imaginai produit par quelque musicien indigène caché, me causait une impression sinistre.

Je mis instinctivement ma main sur mon revolver, et, au même instant je vis le Spahi se tourner brusquement dans la direction du bruit, portant sa main à son oreille.

Le roulement bas de l'instrument battu d'une manière rythmée devint de plus en plus fort ; il s'approchait évidemment de nous. Le musicien devait gravir, je pense, le côté le plus éloigné de la colline.

Je m'étais tourné pour être en face de lui ; et, à chaque instant, je m'attendais à voir apparaître sur le sommet de la colline quelque silhouette fantastique qui se dessineraient sur le triste ciel. Mais rien n'apparut. Néanmoins le bruit augmenta jusqu'à ce qu'il fut devenu un grondement terrible qui s'approcha jusqu'à être sur nous.

Il me semblait qu'un tambour fantôme nous entourait farfouillant, nous prenant dans un filet de bruit horrible et vicieux. Je jetai un regard d'interrogation à mes deux compagnons. Le Spahi ne tenait plus sa main à son oreille. Il était droit, comme s'il avait été à la parade à Biékra. Sa figure était tendue et avait une expression de fatalité. L'assassin au contraire souriait. Je me souviens de l'éclat de ses dents blanches. Pourquoi souriait-il ?

Pendant que je me posais cette question, le bruit du tam-tam devint graduellement plus faible, comme si le musicien s'éloignait rapidement de nous vers Sidi-Massarli.

Aucun de nous ne prononça une parole, tant que le bruit du tam-tam fut perceptible ; puis, comme le silence se faisait, je parlai.

— Qui est ce donc ?

— Monsieur... ce n'est personne.

— Qoi alors ?

— Monsieur, c'est le tambour du désert. La mort viendra à Sidi-Massarli, cette nuit.

Je me sentis frissonner. Le Spahi parlait avec tant de conviction. L'assassin souriait toujours, et je remarquai que son air de fatigue l'avait quitté. Il se tenait dans une attitude alerte, et la sueur avait séché sur son front.

— Le tambour du désert ? répétais-je.

— Monsieur n'en a jamais entendu parler ?

— Si... On m'a bien conté des histoires à ce propos... Mais je n'y ai jamais cru. Il y avait certainement quelqu'un qui battait du tambour à côté de nous.

Je regardais les dents blanches du meurtrier.

— Retournons au borj, dis-je brusquement.

— Je vais accompagner Monsieur !

C'était la même formule ; et cette fois, la voix qui la prononça sembla naturelle. Nous repartîmes ensemble ; je marchais vite, voulant rattraper la musique et me prouver qu'elle était produite par un être humain ; mais nous arrivâmes à Sidi-Massarli dans le silence, interrompu seulement par le sifflement du vent et le bruit

des pieds de l'assassin se traînant sur le sable.

En dehors du café Maure, Doud, mon serviteur, se tenait avec le capuchon de son burnous blanc tiré sur sa figure. Un ou deux Arabes en haillons étaient avec lui.

— A-t-on joué du tam-tam dans le village ? lui demandai-je.

— Monsieur demande si... ?

— Du tam-tam, ne comprenez-vous pas ?

— Ah ! Monsieur veut rire... Des tam-tam, ici ! Et des danseuses aussi peut-être... ? Monsieur croit qu'il y a des danseuses ? Fatma et Khadija et Aïshouch ?

Je regardai vivement l'assassin, comme Doud prononçait ce dernier nom. Je m'attendais à voir sur son visage une expression qui me révélait l'âme de l'homme qui avait couru toute une journée derrière le cheval du Spahi en maudissant l'être et la corde qui l'entraînaient loin de Tunis. Mais je rencontrai seulement le doux sourire de ses yeux si tendres et si soumis qu'ils ressemblaient aux yeux d'une femme qui a toujours été esclave.

Les Arabes continuaient de rire à l'idée de tam-tam à Sidi-Massarli.

(A suivre.)

Les œufs de Pâques de Gertrude

Gertrude était au service de la famille Dampré depuis près d'un demi siècle.

Elle était entrée dans la maison le jour où Georges était né.

C'était elle qui l'avait élevé, pleine de soins, d'attentions maternelles, remplaçant la mère absente car, hélas, la pauvre femme avait payé de sa vie la naissance de l'enfant.

Georges avait grandi, s'était marié, avait vu mourir son père, était devenu lui-même père d'une adorable fillette.

Et la vieille Gertrude avait pris part à toutes ses joies, avait pleuré toute ses douleurs.

Ses cheveux avaient blanchi dans la maison. Elle était comme un de ces vieux lierres qui ancrent leurs racines entre chaque pierre et qui finissent par ne faire qu'un avec le mur qu'ils enlacent. Chaque meuble lui rappelait un souvenir. Cette maison étrangère était la sienne par le cœur, elle l'avait payée du dévouement de toute sa vie et par l'amour qu'elle avait dépensé largement depuis cinquante ans presque.

C'est singulier, se dit un soir de la veille de Pâques, Gertrude en rentrant dans la cuisine. Il se passe ici quelque chose. « Mon » Georges a des secrets pour sa vieille Gertrude. Pourquoi ces conversations arrêtées quand j'entre ? Ils n'ont plus en moi autant de confiance qu'avant. Mais j'y pense, Mon Georges a peut-être fait une spéculation malheureuse, comme il dit. S'il avait perdu de l'argent ?

Elle ne voulait pas croire pourtant que son Georges, dont elle était presque la mère, ne l'eut point mise au courant d'une douleur quelconque.

Vers huit heures elle monta prendre l'enfant pour le coucher.

La petite Mathilde pleurait silencieusement la tête appuyée dans les genoux de sa mère.

Georges semblait atterré et il était visible que sa jeune femme avait versé d'abondantes larmes.

Gertrude n'y pu résister.

— Monsieur Georges, dit-elle, vous faites mal... Vous avez du chagrin... et Vous pleurez tous... Et vous ne dites rien. Est ce que j'ai mérité votre défiance ? Ne suis-je plus celle que vous avez appelée si longtemps votre mère ?

A bout d'émotion la pauvre vieille porta son tablier à ses yeux et soulagea son cœur.

Voyons ma bonne Gertrude, dit Georges, vous savez combien je vous aime et que rien de ce qui me touche ne vous a jamais été étranger, mais aujourd'hui ce que j'ai à dire est si triste que j'ai reculé... J'ai perdu toute ma fortune par suite d'une baisse subite du gain... Vous ne pouvez rien comprendre à ces misères.

Je n'ai plus rien. Pour payer les créanciers nous avons tout donné. Nous ne devons rien, mais je n'ai plus rien que cette maison. Et il va falloir la vendre... pour vivre.

Il s'arrête un instant suffoqué.

— Et ce qu'il y a de plus triste, ma bonne Gertrude, c'est que je vais être forcée...

De me congédier, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Mais je ne veux pas m'en aller.

— C'est impossible, Gertrude. Nous allons vendre la maison. Plus rien... Elle vaut dix mille francs. Cela nous permettra de vivre quelques années en attendant que je me sois créé d'un nouveau une situation. Ah, si j'avais eu demain 30,000 francs, j'étais sauvé...

Moi je m'occuperai de travaux à l'aiguille, dit la jeune dame. Nous devons être courageux dans le malheur.

Gertrude, Gertrude, dit tout à coup la petite Mathilde en pleurant, maman m'a dit tantôt que je n'aurai pas mes œufs de Pâques, que les cloches sont pauvres cette année.

Gertrude prit l'enfant dans ses bras, la serra contre son vieux cœur, de toutes ses forces, et lui dit à l'oreille :

— Ne pleure plus mignonne, je leur dirai deux mots, moi, aux cloches, et si tu veux bien dormir elles t'en apporteront demain des œufs de Pâques, et de superbes.

L'enfant subitement consolée, redressa la tête. Elle était vraiment charmante dans sa longue robe de chambre blanche à carreaux bleus, sa petite tête toute chiffonnée de ses cheveux bouclés et ses deux yeux brillants de larmes.

Gertrude monta dans sa chambre. Elle ouvrit une vieille armoire en chêne noircie par l'âge, en retira un rouleau.

C'est trente mille francs qu'il faut dire... Il y en a vingt cinq mille. C'est le fruit des économies de cinquante ans et de l'héritage de ma brave veille tante...

Elle prit une petite boîte en bois incrusté.

Ici, il y a de l'or.

Mais y a-t-il cinq mille francs, là ?

Comptons.

Lentement, Gertrude, mit en paquet de mille francs tout l'or que contenait le coffret.

Il manquait un louis...

— J'allais fermer, dit le bijoutier chez qui Gertrude entrait. Il est neuf heures et demie et il ne fait pas bon étaler trop tard tant de richesses aux yeux des pauvres diables.

— Combien vaut cette broche ?

— Trente-sept francs cinquante, dit le bijoutier, après avoir pesé l'énorme bijou que lui présentait Gertrude.

— Et ces boucles d'oreille ?

— Cela vaut quatorze francs.

— C'est bon, dit simplement Gertrude, je les vends.